

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

15<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 9.

SEPTEMBRE 1872.

## De la philosophie spirite

### NÉCESSITÉ DU SPIRITISME

Nous avons dit dans la *Revue spirite* du mois d'août 1872, page 230 : « Si nous avons foi dans la justice de Dieu, ne devons-nous pas nous en rapporter à la doctrine qui nous fournit des explications rationnelles, à celle qui fait triompher la sagesse et la prévision infinies, qui répond à toutes les objections en ne laissant plus subsister le doute? . . . etc. »

En effet, la doctrine spirite serait une science vide de sens, si elle se bornait à une pure spéculation ; mais au contraire, elle réproouve l'adoration du soi et les théories des intelligences orgueilleuses, elle écarte comme dangereuses les hypothèses plus ou moins ingénieuses d'une raison séduite par les vanités de la science ; elle affirme aussi que le philosophe croyant doit être ce sage qui se défie avec humilité de son esprit et sait écarter les vaines discussions, ce sage qui n'aborde chaque problème qu'avec des vues droites et une généreuse abnégation de sa personnalité.

Cette doctrine tend à la recherche de nos devoirs et de la vérité, elle nourrit l'âme de pensées fortes, elle la dégage du moi humain ; elle rend ainsi les affections plus pures, plus douces et plus simples ; nos sentiments étant plus élevés, peuvent mieux régler nos actions, nous fortifier contre les obstacles imprévus, nous soutenir dans nos peines et nous consoler dans nos revers. Cette philosophie tient en équilibre les mouvements de notre âme, et son utilité devient d'autant plus grande, que pour délivrer l'homme de tout ce qui peut discréditer une croyance, elle fait un appel constant à la science, force qui écarte les idées mesquines et étroites.



Si, dans toutes les religions, le Spiritisme trouve tant d'adeptes intelligents, c'est qu'il laisse pénétrer dans les cœurs, au milieu des joies ou des affections, une quiétude assez puissante pour en réprimer tous les excès.

Si la jeunesse apprenait à aimer cette philosophie, au lieu d'être nourrie de théories vaines qui pervertissent le sens moral et gâtent le cœur, elle aurait bientôt compris qu'on ne peut travailler au bonheur des hommes avec des principes faux, favorables aux tendances matérielles des natures corrompues ; la doctrine spirite, science qui mène à Dieu, leur apprendrait à s'aimer les uns les autres, à travailler au bonheur de leurs frères en épreuves, à donner une utilité véritable à leurs paroles et à leurs actions. L'enseignement actuel pour les jeunes élèves n'est pas la fidèle expression de la vérité, il ouvre une voie large semée de fleurs, mais aussi, parsemée d'écueils redoutables ; cette génération mal préparée voit trop souvent les mécomptes et la souffrance succéder aux jours de folie et d'abandon.

Qu'on ne vienne pas nous dire que les spirites ont horreur de la science, de la philosophie, qu'ils veulent ressusciter le miracle et les préjugés, car cette assertion est contraire à la vérité ; ce qu'ils ne peuvent accepter, c'est cette école frondeuse, superbe et téméraire, si pleine d'elle-même, qu'elle n'admet rien en dehors de la portée des sens ; qui, au seul mot de vie future, rit de pitié comme si la vie présente n'était qu'un beau jour de soleil, de fraîche rosée, de béatitude continue, comme si le soir de ce jour de soleil, sans compter les nuages noirs qui en troublent la sérénité, ne venait pas nous prouver le contraire.

Ce qui est vrai, c'est que l'âme ne peut être puissante et énergique sans posséder la vérité, sans être maîtresse de sa volonté, elle ne peut être capable de grandes choses que sous les conditions suivantes : gouverner ses désirs pour ne pas obscurcir les manifestations de l'esprit par la révolte des sens, surveiller son cœur et son imagination pour contenir les explosions injustes ; telle est la réalité que l'on ne peut s'empêcher d'admettre à moins que l'on ne soit, de parti pris, voué à l'erreur, si l'on ne veut à l'âge mûr rester dans la souffrance et l'inquiétude. Les regrets du passé ne procurent aucun soulagement pour l'avenir, ils ne laissent pour héritage que l'incertitude, la crainte, un vide immense dans le cœur ; lorsqu'on n'est plus jeune et qu'on n'a pas encore atteint la vieillesse, ces regrets se changent en désillusions complètes et en dégoût de toutes choses.



Remarquons ceci : pour être incroyables, il nous suffit d'écouter les passions qui bouillonnent dans nos cœurs ; dans ce cas, le philosophe matérialiste ne peut-il pas considérer le devoir comme chose inutile et se croire débarrassé de toutes les entraves ? Comme conséquences, l'Esprit obtient peu d'élévation, il devient inattentif, l'instrument dont il se sert prête facilement l'oreille aux dires de la science dédaigneuse et sceptique, science dont la grande sagesse est l'art de nier Dieu à l'aide d'équivoques et d'affirmations spécieuses.

Pour tous ces désillusionnés qu'une froide indifférence laisse dans le doute, pour ces sophistes dont les négations ne peuvent arrêter un instant le cours des vérités éternelles, la mort ne peut être qu'une chose hideuse, épouvantable, une ressource affreuse contre tous les maux de la vie. Cependant la solution de ce problème qui nous attend tous à une heure déterminée, est une vérité annoncée par les grands penseurs, bien avant les manifestations qui caractérisent l'avènement du Spiritisme. Ajoutons que ces manifestations sont vieilles comme le monde ; comme toutes les vérités fondamentales, les conséquences philosophiques qui pouvaient en résulter, n'ont dû prendre une véritable consistance qu'au moment voulu pour leur affirmation en corps de doctrine.

La philosophie spirite nous enseigne qu'à la fin de la vie, une existence nouvelle attend tous les désincarnés ; cette vie de l'erraticité ne dépend pas d'un raisonnement, malgré toutes les dénégations, elle est ce qu'elle est ; dans ce cas si grave de la succession indéfinie des existences, nos méditations ont leur raison d'être et, croyons-le, celui qui nie et ne peut se rassurer lui-même, est de même impuissant à infirmer les faits suivants que l'étude de la nature enseigne avec sa logique inflexible : 1° celui de l'existence spirituelle en dehors de l'élément matériel ; 2° celui de successives réincarnations comme moyen admirable de progrès continu. Avec cette croyance, toutes les transformations sont explicables ; la réalité fait place à l'ombre, le mystère disparaît et l'homme marche d'un pas ferme, avec l'avantage et la consolation de ne plus avoir le doute dans l'âme, il vit en paix dans l'espérance ou pour mieux dire dans la certitude.

La vérité nous arrive ainsi de l'origine des choses, elle était due aux humanités passées, elle est due aux humanités présentes et futures ; la raison et l'étude du Spiritisme suffisent pour le dire à toutes les intelligences. Allan Kardec est venu nous affirmer ces



vérités dans des pages immortelles et comme la raison seule les a dictées, de la lecture des ouvrages qu'il nous a laissés, ressort le devoir pour tous les adeptes convaincus, de propager la doctrine spirite, notre voix dût-elle être couverte par les clameurs passionnées, et notre libre arbitre entravé par les préjugés réunis contre l'ennemi qui vient les détruire.

Répétons à nos frères que, dans l'enseignement de la philosophie spirite, la raison n'est plus un instrument de doute et de négation, mais bien un aide tout-puissant pour l'affirmation ; ajoutons aussi que cet enseignement recommande le respect de toutes les opinions, dont il réserve la discussion libre et entière ; comme spirites, nous devons plaindre les égarés et ne les combattre qu'avec des preuves et un langage bienveillant et sympathique, en rapport avec notre doctrine dont le but est l'étude, la recherche de la vérité et la vulgarisation du divin principe de la charité.

Comme le Christ, le fondateur de la philosophie spirite pouvait dire qu'il n'était venu détruire ni la loi ni les prophètes, mais les accomplir, c'est-à-dire développer la morale et la raison par de nouvelles lumières plus en rapport avec les sentiments de liberté, de fraternité et de solidarité qui doivent dans l'avenir unir les familles et les peuples.

---

CORRESPONDANCE.

---

**La folie du Christianisme.**

Province de Liège.

Messieurs,

C'est toujours avec une bien vive impatience que j'attends vos revues mensuelles, et actuellement la fin de chaque mois m'apporte un nouveau plaisir

Mon unique idée est de m'instruire le plus possible dans cette nouvelle et belle science qu'on appelle le Spiritisme ; tout ce qui y est étranger n'est plus pour ainsi dire que secondaire pour moi ; la vérité pure remplissant les écrits d'Allan Kardec, les lire c'est prendre à leur source la foi et l'espérance.

J'étais matérialiste avant de connaître les premières notions de notre doctrine ; il me répugnait d'accepter une divinité qui puisse rendre malheureux pendant une éternité les trois quarts des êtres qu'elle avait créés. Cette croyance, dont on avait bercé ma jeunesse



devint pour moi une monstruosité, et finalement je ne crus plus à rien.

Le *Livre des Esprits* m'a changé complètement : la pluralité des existences fut pour moi la lumière ; je reconnus la justice de Dieu et son immense amour pour ses créatures.

Oui, messieurs, les spirites sincères sont heureux ; cette science divine m'a consolé dans mes peines, et, sans elle, je mènerais une vie triste et sans espoir.

Le principal motif de ma lettre, si cela est possible, est de vous prier d'adresser une demande à notre bien-aimé Allan Kardec ou tout autre bienveillant Esprit, soit pour me guider dans les difficultés morales à venir, soit pour me dire si j'ai les facultés pour devenir médium, etc.

Agréez, messieurs, l'expression de mon plus sincère dévouement,

*Votre frère en croyance,*

P. J. L.

La *Revue spirite* a souvent enregistré les bienfaits recueillis par les adeptes qui savent comprendre notre doctrine ; en insérant cette lettre prise parmi toutes les adhésions que reçoit journellement la Société anonyme, nous constatons encore une fois, pour appuyer le dire des calomniateurs, que le Spiritisme est heureux de signaler les cas de folie, semblables à celui de notre honorable frère, M. P. J. L. Nous allons plus loin, nous désirons que cette bienfaisante affection morale soit pour tous les incarnés le seul cas morbide de l'avenir.

### **Une bonne propagande.**

C., 10 juin 1872.

Messieurs,

Avec la permission de l'auteur, je vous envoie dans cette lettre une petite pièce de vers. J'ai la satisfaction d'avoir initié au Spiritisme ce jeune homme de vingt ans ; obligé de travailler dès son jeune âge, il a tout simplement reçu l'éducation des enfants du peuple.

Je prévois aussi un autre bonheur, celui d'un nouveau venu parmi nous, jeune homme de dix-sept ans auquel je fais comprendre notre doctrine bien-aimée. Dans notre localité nous compterons



alors quatre spirites, nombre qui va diminuer par la force des choses, notre poète nommé M. Francis Bonnefond devant être soldat, M. Auguste Pommerol et lui se joignent à moi, pour vous présenter un souvenir fraternel.

H. COUTANT.

### Eglise et prière

Voyez-vous ce grand bois, au pied de la montagne  
Et le ruisseau brillant qui serpente au milieu ?  
Là, je vais bien souvent admirer la campagne  
Et faire de grand cœur une prière à Dieu.

C'est mon église, à moi ; elle vaut bien, je pense,  
Tous ces petits autels ornés de falbalas,  
Où je vois des mortels faire la révérence  
Et murmurer des mots que je ne comprends pas.

Là je suis libre et seul ; je n'observe aucun rite  
Je reste assis, debout, quelquefois à genoux,  
Et aucun sacristain au visage hypocrite  
Ne vient en câlinant me dire : C'est deux sous !

Là, tout parle de Dieu, tout chante sa puissance  
Depuis la frêle fleur qui se mire dans l'eau  
Jusqu'aux grands peupliers dont la cime balance,  
Tout m'invite à chanter un cantique au Très-Haut !...

O Dieu de lumière  
Puissant créateur,  
Reçois la prière  
Qui sort de mon cœur ;  
Mon âme ravie  
Déborde de vie  
D'amour et d'ardeur !...  
O plaisir intime,  
Volupté sublime,  
Chaste et pur bonheur !...

O toi, petite fleur délicate et coquette  
Eclore ce matin pour embaumer ce lieu,  
Dis-moi, qui a frisé ta blanche collerette ?  
(*La fleur*) : C'est le bon Dieu, c'est le bon Dieu.



Toi qui viens m'observer à travers le feuillage,  
Charmant petit oiseau, au chant mélodieux,  
Dis-moi, qui t'a donné un aussi doux langage?

(*L'oiseau*) : C'est le bon Dieu, c'est le bon Dieu.

Et vous, astres brillants, mondes aussi, sans doute  
Vous qui tournez sans cesse en vos cercles de feux,  
Quel savant géomètre a tracé votre route?

(*Les mondes*) : C'est Dieu, c'est Dieu.

Oui, c'est lui, l'Eternel, le Tout-Puissant, le Sage,  
Celui en qui l'on peut mettre tout son amour  
Sans craindre le refus, le mépris ou l'outrage,  
Celui qu'on peut prier sans craindre qu'il soit sourd.

Pour le méchant qui meurt, c'est le terrible juge  
Ou plutôt c'est le doute, incertain, plein d'effroi !...  
Mais pour l'humble croyant c'est la paix, le refuge,  
C'est celui qui a dit : « Aimez-vous, c'est ma loi. »

Oh ! je suis ravi d'allégresse,  
Je voudrais exprimer ce que ressent mon cœur,  
Je veux louer sa sagesse  
Je veux avec le monde entonner un grand chœur.

Chantez, oiseaux,  
Bruissez, feuillages,  
Que les ruisseaux  
Aux frais rivages,  
Qui vont porter la vie aux champs ensemencés,  
Fassent entendre au loin leurs glouglous cadencés.

Que tout s'anime  
Dans ces lieux !  
Qu'un chant sublime  
Monte aux cieux !

Que notre voix se mêle à la grande harmonie  
Qui chante au Tout-Puissant le cantique éternel.  
Traversons cette voûte azurée, infinie,

Baignons notre âme dans le ciel !  
Car c'est là sa seule patrie ;

Là est son vrai bonheur, sa seule liberté ;  
Là, elle voit partout sa devise bénie :

Amour et immortalité.



Voilà, mon ami, les vers que je t'avais promis. Je ne sais si tu les trouveras bons, mais, pour moi, il me semble n'en avoir point fait encore de meilleurs. Je n'ai jamais eu non plus, autant de facilité, les vers se présentaient deux à deux comme des moutons dociles; c'est que l'idée de Dieu est une force inspiratrice au plus haut degré; il faudrait être de marbre pour ne pas sentir le parfum de poésie et le frisson d'enthousiasme que cette idée met dans le cœur de l'homme!

FRANCIS BONNEFOND.

Notre frère, M. H. Coutant est l'un de ces spirites dévoués dont nous trouvons tant d'exemples parmi nous; dans le seul but d'être utile à ses semblables, dans toutes les occasions il propage la bonne nouvelle; cet humble, ce serviteur de la vérité, ne demande pas à être mis en vue, il n'espère pas d'autre rémunération que celle d'avoir accompli son devoir; comme beaucoup de nos honorables frères, dont nous pourrions citer les noms, il lutte sans cesse, n'ayant sur les lèvres que des paroles de paix, d'amour et de pardon.

Heureux soit-il, ce spirite qui compte beaucoup plus sur la portée des actions que sur la vanité et trop souvent l'orgueil des paroles.

### Une semaine à Moravia

MANIFESTATIONS DES MÉDIUMS M. KEELER ET MISS ANDREWS.

Traduit du *Banner of Light*, du 8 juin 1872.

Partie d'Albany le 19 novembre 1871, j'arrivai en quelques heures à Moravia, département de Cajuga, État de New-York, où je désirais assister aux manifestations spirites obtenues par les médiums M. Keeler et miss Andrews; j'ai passé sept jours à Moravia et vais relater ici les phénomènes remarquables dont j'ai été le témoin.

Le 19 novembre 1871, je me rendis à la séance donnée par les médiums; ces derniers étaient assis parmi les visiteurs pendant tout le temps voulu pour les manifestations obtenues dans l'obscurité, et miss Andrews ne se rendit dans un cabinet attenant à la salle où nous étions, qu'au moment où, toute absence de clarté bien constatée, la lumière fut demandée par les Esprits. Nous étions parfaitement éclairés et la lumière des lampes était projetée sur une ouverture circulaire pratiquée dans la porte du cabinet obscur, à laquelle devaient se présenter les Esprits.



Pendant la séance obscure, nous fûmes arrosés par des gouttelettes d'eau semblables à celles que pourrait lancer un pinceau mouillé; elles s'évaporaient rapidement; puis nous vîmes apparaître une lumière semblable à celle d'une bougie placée à la hauteur du plafond, et qui fit le tour de la chambre; une main touchait la figure des assistants; quelques personnes furent appelées par leurs noms et les Esprits se firent connaître; des visiteurs s'étant mis à chanter, trois voix d'Esprits s'unirent à eux, ce qui produisit un ensemble mélodieux.

Avec la salle parfaitement éclairée, nous vîmes un Esprit se disant le docteur Baker, il nous tint un langage sensé à l'aide d'un porte-voix. Un autre Esprit très éclairé et très intéressant, vint se déclarer le protecteur d'une dame présente à la séance, miss G. d'Utique. Son nom était Sukey Rosa, d'origine indienne, il se manifeste souvent aux séances de M. Keeler. Cet Esprit dit, en me désignant: « Il y a là trois Esprits, deux hommes et une femme, bien désireux de se montrer à vous, mais ils ne le peuvent pas aujourd'hui. » Les Esprits nous demandèrent alors de laisser sortir le médium de son cabinet, et la séance fut levée.

*Mardi, 21 novembre 1871.* — Les manifestations dans l'obscurité furent semblables à celles de la veille. A la lumière, les assistants aperçurent un Esprit dont le nom était John Brown, sa barbe et sa chevelure blanche encadraient sa physionomie; en apparaissant à l'entrée du cabinet, il dit: « Amis, je suis content de vous voir ici, je vais vous dire quelques mots. Vous êtes venus à Moravia pour voir des choses étranges; mais, dans cinq mois, ces choses se verront dans d'autres endroits, et, dans *cinq ans au plus*, vous rencontrerez vos Esprits familiers sur les grandes routes; ils viendront dans vos maisons et vous les reconnaîtrez sans hésitation et sans frayeur (1). » Un gentleman le remercia pour ses bonnes intentions, et l'Esprit ajouta en souriant: « Si vous vous êtes réjouis, lorsque le corps de John Brown, actuellement en poussière fut couché dans la tombe, c'est que vous n'avez pas compris John Brown quand il vous parlait. »

Deux bras, avec des manches serrées aux poignets par deux liens, les mains croisées et dans l'attitude de la prière, furent re-

(1) La prédiction de cinq mois s'est réalisée en mars et avril 1872, chez le docteur Slade à New-York, qui obtient les mêmes phénomènes. Nous prenons note de celle de cinq ans, et nous espérons voir des choses étonnantes, si Dieu nous prête vie.



connus par miss G... d'Utique, pour être ceux de l'une de ses sœurs, une pauvre noyée trouvée à Rome, État de New-York. D'autres Esprits se présentèrent, un très-petit nombre ne fut pas reconnu, et la séance du matin fut levée.

En descendant l'escalier, je rencontrai MM. N. W. et C. de Troy. Dans la séance obscure de l'après-midi, je vis avec mes compagnons, des lumières qui faisaient le tour de la chambre; puis des chants supérieurs à ceux que nous avons déjà entendus, furent exécutés par les assistants et les invisibles, dont quelques-uns, mêlés aux incarnés, désiraient être connus. M. W. sentit une main frapper sur ses genoux; une voix lui dit: « N'importe Storms! » M. W. comprit et remercia l'Esprit. Les Esprits demandèrent la lumière et un grand nombre se firent reconnaître de leurs amis; une vieille dame, coiffée d'un chapeau, vêtue d'une robe de soie rayée, montra du doigt mademoiselle B., en disant: « Ne reconnaissez-vous pas votre grand'maman? » Mademoiselle B... reconnut l'Esprit de sa grand'mère du côté paternel. Cinq minutes après, un homme se présenta, disant à mademoiselle B...: « Je suis le fils de cette vieille dame, votre oncle CC., le frère de votre père. » Ces deux Esprits donnèrent leur nom en entier; puis, apparurent deux bras couverts de manches blanches, brodées aux poignets, et enfin une main délicate, ayant à l'index une bague surmontée d'un diamant; mais ni les bras, ni la main et la bague ne furent reconnus. La séance fut levée.

*Mercredi, 22 novembre 1871.* — Nous nous rendîmes à la salle des séances à dix heures du matin; comme les jours précédents, mêmes phénomènes dans l'obscurité, chants des Esprits avec de magnifiques voix d'hommes et de femmes. A la lumière, beaucoup d'Esprits furent reconnus, entre autres une femme qui appela Anna, une jeune fille placée au dernier rang des spectateurs; celle-ci répondit: « Est-ce vous, Lettie?... » L'Esprit montra le piano en souriant, et Anna s'en approcha pour jouer un morceau bien gai; aussitôt, un Esprit apparut à l'ouverture du cabinet en portant ses doigts sur les bords, Anna le reconnut pour l'un de ses amis, jeune professeur de musique; peu après la séance fut levée.

Dans l'après-midi, nous revînmes au cercle, où la séance obscure n'offrit rien de nouveau; mais, à la lumière, de nombreux Esprits se présentèrent à l'orifice et furent reconnus; parmi eux une jeune femme appela fortement « Minervia! » Une lady, qui entra à la séance pour la première fois répondit en pleurant: « Ma chère petite



sœur ! » Puis elles causèrent longtemps ensemble. Une main et un bras apparaissant, madame H..., de Boston (Massachussets), demanda la figure de l'Esprit ; celui-ci parut et fut reconnu par madame X..., pour l'Esprit de sa mère, cette dame était partie depuis un an pour l'Angleterre sans avoir donné de ses nouvelles ; elle avait une coiffure en mousseline brodée, surmontée d'une couronne, le tout s'attachant sous le menton ; cet Esprit demanda pardon à sa fille pour les iniquités qu'elle lui avait fait subir, ajoutant ces mots : « Vous étiez dans le vrai et moi dans l'erreur. » Elle lui pressa les mains et disparut. Madame X... nous raconta la persécution odieuse dont elle avait été l'objet de la part de sa mère par rapport à ses idées spirites. La séance fut levée.

Des personnes d'une contrée éloignée, arrivèrent avec une petite fille, médium voyant, qui, dit-on, dépeignait les Esprits. A la séance du soir, l'enfant décrivit les traits d'un grand nombre d'Esprits invisibles pour les assistants. Elle me dit : « Il y a debout, près de vous, un jeune homme qui vous appelle sa mère !... Ne soyez pas contrariée de ne pas le voir, mais restez quelques jours encore, afin que lui et vos autres amis puissent vous donner des preuves certaines de leur existence ; vous pourrez les voir. » En conséquence, je retardai mon voyage.

*Jeudi, 23 novembre 1871.* — Les manifestations du matin n'offrirent rien de particulier ; mais, dans l'après-midi, une société de trois dames et un monsieur demanda une séance particulière ; nous cédâmes la place, et, à peine sortis dans la salle d'attente, nous entendîmes le piano. M. W. vint nous dire : « Les Esprits dansent. » Nous descendîmes au parloir à l'étage inférieur et au-dessous de la salle des séances, nous entendîmes danser la ronde, et enfin, une gigue ou danse sautée. La société des quatre personnes nous raconta qu'une fois les lumières éteintes, un Esprit avait dit à l'une d'elles de se mettre au piano, que celle-ci ayant joué un air de danse, les Esprits s'étaient mis à danser ; ce fut là la seule manifestation obtenue.

*Vendredi, 24 novembre 1871.* — L'assemblée nombreuse a des manifestations intéressantes ; toucher de mains sur les joues et les bras, aspersion d'eau, chants dont l'exécution fut parfaite, lumières flottantes dont l'une se détacha du groupe pour parcourir avec rapidité la salle, en passant tout près de ma tête ; je la suivis avec attention, lorsqu'elle s'arrêta au-dessus de moi, je baissai les yeux, et j'entendis une voix ayant le timbre de celle d'un fils que



j'avais perdu : « Mère ! mère ! » disait-elle, et ma main gauche était tendrement pressée par une autre main qui, ensuite, se plaça sur ma tête pour me caresser le front et battre des doigts sur les verres de mes lunettes, qu'elle m'ôta et me remit plusieurs fois. La lumière ayant été demandée, les manifestations cessèrent ; les lunettes ôtées et remises par mon fils étaient un cadeau fait par lui de son vivant, elles étaient en cristal fin, montées sur or, lui-même me les avait placées sur les yeux pour remplacer mes vieux verres.

A la lumière, je vis une figure dans l'ouverture, je tressaillis et demandai si l'Esprit était l'un des miens. Un autre gentleman demanda : « Est-ce l'Esprit de M. Shumwag ? » La figure vint en pleine lumière, parla au gentleman en secouant la tête, et se retourna vers moi en souriant ; c'était mon mari, ses lèvres remuaient, mais je n'entendais aucun son. Comme il s'en allait, je dis : « Ne partez pas, je veux vous voir encore ! » Il revint en effet, mais avec ma mère à son côté, elle souriait et me regardait tendrement. Dans la salle, les assistants remarquèrent, avec moi, qu'elle avait une coiffure très-simple, se nouant sous le menton avec des brides en ruban satiné. Je la suppliai de se rapprocher de moi, mais elle fit un signe de tête négatif en souriant et disparut avec mon mari. Pourtant, à ma prière, ce dernier revint six fois, se rapprochant toujours plus de moi ; je vis une fossette à ses joues et un pli tout particulier au coin de ses yeux, qu'il avait de son vivant lorsqu'il riait.

Dans l'après-midi je revins, un grand nombre d'Esprits furent reconnus par les assistants. Une jeune dame inconnue s'était présentée sous le nom de madame Smith ; mais l'un des Esprits ayant appelé très haut : « Mary Brindle ! » la jeune dame lui répondit aussitôt, son incognito dévoilé était pour elle la preuve frappante de l'existence d'êtres intelligents ; elle reconnut l'Esprit pour être l'un de ses cousins du détroit de Michigan. Une quantité d'autres Esprits ne furent pas reconnus.

*Samedi, 25 novembre 1871.* — A la séance du matin, nous trouvâmes un gentleman étranger qui se méfiait du médium ; il offrit à ce dernier, madame Andrews, cinquante dollars pour s'asseoir dans le cabinet pendant la séance ; madame Andrews fut blessée de cette proposition outrageante pour sa réputation. Néanmoins elle voulut bien répondre, qu'elle accepterait, si une dame voulait s'adjoindre à ce personnage. Le gentleman entêté proposa même



à M. Keeler de déposer 500 dollars qui lui seraient acquis, s'il parvenait à démontrer la supercherie. M. Keeler répondit qu'il était prêt à lui faciliter toutes les manifestations, il refusa son argent, lui affirmant qu'il offrait lui-même 500 dollars, si on pouvait prouver que les manifestations ne fussent pas le fait des Esprits.

La séance commença, et, plus qu'à l'ordinaire, les phénomènes habituels furent accentués. Au milieu de la séance, un Esprit parla d'une voix intelligible, et dit : « Georges, vous pouvez contrôler l'Esprit de votre père, selon la loi, plus facilement que vous ne pouvez contrôler le vôtre. » Puis, le silence se fit jusqu'à ce qu'un gentleman eut dit : « S'il y a quelqu'un qui s'appelle Georges, ici, pourquoi ne répond-il pas à l'Esprit ? » Il y eut encore un moment de silence, et l'Esprit dit encore : « Georges, vous pouvez mieux appuyer votre dos à l'endroit où vous êtes que lorsque vous serez étendu dans votre tombe. » Après ces paroles, les Esprits demandèrent la lumière.— Le médium, madame Andrews, quitta aussitôt l'assemblée pour se rendre dans le cabinet, mais il en sortit à reculons en s'écriant : « Qu'est-ce donc que cela ? » Une trappe avait été ouverte dans le cabinet ; le gentleman étranger qui avait commis cette action pour découvrir une supercherie, fut vivement désapprouvé ; le médium était indigné de voir suspecter son honnêteté, malgré les excuses du jeune homme, sa surexcitation était à son comble.

En se séparant de nous, le jeune homme nous avoua s'appeler Georges, il dit qu'il avait ressenti une vive douleur au dos, quand l'Esprit l'avait interpellé pour qu'il s'appuyât ; convaincu, il disait : « que personne autre que lui ne pouvait comprendre ce phénomène. » Avant de prendre le train, il écrivit au médium pour lui présenter ses regrets et sa sympathie.

*Dimanche, 26 novembre 1871.*—Salle pleine d'étrangers, entre autres deux jeunes filles de Boston ; la plus jeune ne croyait pas aux manifestations, mais elle fut vraiment convaincue lorsqu'elle eut les joues et le front légèrement frappés par des mains invisibles, tandis qu'une voix l'appelait par son nom, en disant : « Ne reconnaissez-vous pas votre frère D... ? » C'était son frère, mort depuis un an.

Le reste de la journée fut consacré à des séances particulières, données aux étrangers qui ne peuvent venir que le dimanche. Je partis le lundi 27 novembre, après un séjour agréable d'une semaine.



Ce que j'ai éprouvé, vu et entendu, m'avait comblée de satisfaction, ce dont je remercie Dieu.

*Signé* : M<sup>me</sup> CHESTER PACKARD.

N<sup>o</sup> 83. Lanca ter Street, à Albany, État de New-York.

*Remarque.* — Pensant être agréables à nos lecteur, nous n'avons pas hésité à insérer ces faits remarquables, qui, en dehors de la source honorable d'où nous les avons puisés, nous ont été affirmés par plusieurs spirites.

---

### Esprit incarné reculant devant son épreuve

BULLETIN DE LA DERNIÈRE MALADIE DE MARIE.

*NOTE sur un Esprit réincarné depuis six ans et demi, qui depuis ce temps a cherché avec persistance à se rejeter dans l'erraticité, sans doute pour se soustraire à son épreuve, et qui paraît maintenant avoir renoncé à cette résolution.*

7 mars 1872. — La rougeole se déclare. Eruption pâle et peu accentuée (lettre du 8 mars).

8 et 9 mars. — Même état. Très difficile à soigner. On a toutes les peines du monde à lui faire prendre un peu de lait ou de bouillon. Très fatiguée, sans être très abattue ; la plus grande difficulté est d'arriver à la nourrir suffisamment (lettre du 9).

10 et 11 mars. — Le 10 au soir, fièvre violente. La rougeole tourne en bronchite. Le 11, fièvre et accablement. On lui met un vésicatoire dans le dos, elle est extrêmement faible. Ne prend que du lait, et encore a-t-on beaucoup de peine à la décider à le boire (lettre du 12).

13 et 14 mars. La bronchite a diminué. Mais ce qui est inquiétant, c'est sa faiblesse, jointe à sa répulsion pour tous les aliments. Elle ne veut plus voir le bouillon, et refuse souvent le lait d'ânesse. On a grand'peine à lui en faire boire quelques gorgées. Le 13, on est parvenu à lui faire boire un peu d'eau panée dans de la tisane de lichen. Le 14, elle a bu une tasse de thé dans lequel on avait



délayé la moitié d'un jaune d'œuf. Vers le soir elle a bu encore une demi-tasse. Elle boit un peu de tisane, et boirait volontiers de l'eau claire. Mais elle repousse tout ce qui est aliment. Si cela continue, elle s'épuisera complètement (lettre du 14).

15 et 16 mars. — Elle va de plus en plus mal. Le 15, elle a une crise de vomissements, depuis elle n'a voulu prendre que quelques cuillerées d'eau seulement, qui provoquaient des efforts. Son estomac ne peut rien supporter. Ses parents perdent toute espérance. Le 16, elle est dans un état de somnolence presque constant, mais elle a toutes ses idées. Ce jour-là, elle a bu une cuillerée à café de lait (lettre du 16).

Le 17 mars à la réception de la lettre du 16, qui lui donnait ces fâcheuses nouvelles, l'oncle de la petite malade, spirite et médium, répondit au père (pour l'engager à essayer de l'homœopathie, ce à quoi il ne se décida pas de suite), une lettre qui lui fut dictée par un Esprit.

Il réfléchit ensuite aux particularités de la vie de sa nièce, et de sa maladie actuelle. Elle était d'un caractère difficile et énergique. Constamment elle refusait de manger, en santé comme en maladie, ce que l'on attribuait à une affection de l'estomac. On en était à se demander comment elle avait pu vivre six ans, en prenant si peu de nourriture. Ce refus d'aliments paraissait devenir encore plus énergique dans cette dernière maladie. L'oncle de la malade pensa donc que sa nièce était peut-être un Esprit qui cherchait à fuir une épreuve pénible, parce qu'il ne se sentait pas le courage de l'aborder avec la résignation nécessaire. Il consulta son guide, qui lui répondit : « Tu ne te trompes pas beaucoup, et peut-être pourrais-tu lui être utile en priant pour elle, non pas pour sa guérison, mais pour l'augmentation de sa force morale. Ta prière pourrait l'encourager, et si ce que tu supposes est vrai, pourrait lui donner la force de renoncer à son parti pris. Dans tous les cas, c'est la seule chose que tu puisses faire pour elle. »

Ce jour-là même, *dimanche 17 mars*, l'oncle de la malade commença de prier pour elle, vers les onze heures du matin, et continua de le faire deux ou trois fois chaque jour, mêlant à sa prière les exhortations et les raisonnements qui lui parurent les plus propres à déterminer cet Esprit à renoncer à son dessein, si effectivement ses prévisions étaient fondées.

17, 18, 19 et 20 mars. — Toujours état des plus précaires. Sa-



medi soir 16, sa mère lui a fait avaler quelques gouttes de lait, en profitant de l'état de torpeur où elle était par moments.

Le *dimanche 17 mars* et le lundi, elle a consenti à boire quelques cuillerées à café de lait. Le mercredi 19, elle en a bu la valeur de trois demi-cuillerées à bouche. Son estomac a eu l'air de se réveiller un peu. Elle a parlé de manger. Mais le soir elle a eu des quintes de toux, qui se sont renouvelées toute la nuit, et l'ont beaucoup fatiguée. Aussi, le 20, elle était moins bien ; sa toux l'a fait reculer (lettre du 20 mars).

21 et 22 mars. — L'amélioration signalée les jours précédents paraît ne pas se soutenir. La petite malade prend si peu d'aliments qu'elle ne peut pas surmonter le mal. Elle s'affaiblit de plus en plus. Taches noirâtres sur la peau (lettre du 22 mars).

23, 24 et 26 mars. — Le 23, apparition de nouvelles taches noirâtres. Mais par contre, elle s'est mise à manger et à digérer. Elle ne veut plus ni lait ni bouillon, mais elle mange du blanc de poulet bien imbibé de jus. On est plutôt obligé de la modérer que de la pousser. Elle crie la faim dès qu'il y a deux heures qu'elle n'a mangé. Le 23 on a appelé un médecin homœopathe (lettre du 25 mars).

La lettre du 25 mars, qui donnait ces nouvelles déjà moins mauvaises, parvint à l'oncle de la petite fille le 26 au matin. Ce même jour 26, à 5 heures du soir, après avoir consulté son guide, il évoqua l'Esprit de la malade, pensant que son état faciliterait son dégagement momentané. Il obtint la communication suivante qui paraît confirmer ses prévisions.

« 26 mars, quatre heures trois quarts après-midi. — Merci,  
« mon oncle, de vos bons soins. Ils sont inutiles désormais, car je  
« ne suis plus désespérée. Vous m'avez ouvert les yeux, et con-  
« vaincue que je courais à ma perte. J'allais faillir gravement,  
« presque avant d'être entrée dans la vie.

« C'est la vérité, je voulais me rejeter dans l'erraticité, ayant  
« une répulsion invincible pour la nature de l'épreuve qui m'a été  
« imposée, non pas comme expiation, car j'ai fini ma peine, mais  
« comme réhabilitation. Je dois supporter ici-bas ce que j'ai fait  
« souffrir à d'autres, et plutôt que de m'y soumettre (je l'avais ac-  
« cepté pourtant), je voulais me laisser mourir de faim. Il y a long-  
« temps que je poursuis ce projet, et je l'aurais enfin mis à exécu-  
« tion, grâce à la maladie, si de bons Esprits ne vous avaient  
« averti et poussé à prier pour moi.



« Dieu a permis que mes yeux s'ouvrissent à temps, et je com-  
« prends maintenant où se trouve mon véritable intérêt. Il est  
« d'ailleurs trop tard pour reculer, et je ne m'apercevais pas que  
« j'allais commettre un suicide, dont j'aurais été sévèrement et lon-  
« guement punie dans l'erraticité. Je compte sur la promesse que  
« vous m'avez faite de m'aider dans mes épreuves. Vous le pourrez,  
« puisque vous l'avez pu.

« J'étais décidée. Je poursuivais mon projet avec une résolu-  
« tion et une énergie aveugles. Pendant mon sommeil, j'agissais  
« fluidiquement sur mon corps pour le désorganiser, et pen-  
« dant la veille, je refusais toute nourriture, quand j'en avais la  
« force. Heureusement que Dieu, dans sa bonté, a voulu que plus  
« d'une fois la nature fût la plus forte, afin de me laisser le temps  
« de réfléchir et de m'amender.

« Oui, j'espère vivre, maintenant, et je fais autant d'efforts dans  
« ce sens que j'en ai fait pour mourir. J'ai aussi peur d'une nou-  
« velle punition dans l'erraticité, que j'avais peur d'une épreuve  
« jugée nécessaire. Je veux, comme vous le dites, liquider mon  
« passé, et m'ouvrir une voie libre vers l'avenir. Tant pis pour  
« mon orgueil. Aussi j'espère que bientôt vous apprendrez ma con-  
« valescence. Priez, je vous le demande, pour seconder mes nou-  
« veaux efforts, et, si je succombe, priez plus que jamais et évoquez-  
« moi. »

MARIE.

26, 27 et 28 mars. — Marie continue à manger avec appétit. Depuis trois jours elle fait huit repas dans les vingt-quatre heures. Les taches noirâtres paraissent s'effacer. Encore un peu de fièvre par moments et un peu d'albuminurie (lettre du 28).

Le médium reçut ensuite de son guide l'instruction suivante :

« Rien ne te prouve que la communication reçue soit de ta nièce. Mais cependant, il y a dans tout ce qui est arrivé depuis quelque temps certaines coïncidences, qui, si elles se produisent jusqu'au bout, pourraient peut-être te donner une certitude. Une autre confirmation de l'action que tu as pu exercer sur sa guérison, sera la sympathie plus grande qu'elle te manifestera peut-être à l'avenir.

« Si tout cela se confirme pour toi, tu trouveras dans ces faits les éléments d'une étude intéressante pour le Spiritisme.

« Lorsqu'après un peu de mieux, Marie a été plus mal, le 21 et le 22 mars, c'était une rechute involontaire, sa résolution était déjà prise ; mais lorsqu'elle vivait de sa vie de relation, elle l'oubliait



dans les premiers moments, et continuait ses mauvais errements. Du reste cela n'a duré que peu de jours. Elle comprend bien sa position maintenant, et voit que son orgueil avait imaginé un remède pire que le mal. Aussi je crois qu'elle persistera jusqu'au bout dans sa nouvelle résolution et avec l'énergie qu'elle met à tout ce qu'elle entreprend. Tu as raison de croire que ce n'est pas l'énergie de la volonté qui lui manque. »

Quelle est la conclusion dernière à tirer de tous ces faits et documents ? Evidemment on ne peut arriver à une certitude complète mais seulement à une probabilité plus ou moins grande.

Un incrédule ne verrait dans tout cela que des coïncidences plus ou moins bizarres ; un Spirite doit y voir autre chose. Il sait qu'il n'y a aucune impossibilité à ce qu'un Esprit, qui accepte, en s'incarnant, une épreuve pénible, en ait après coup des regrets, et qu'il cherche à fuir l'épreuve en se rejetant dans l'erraticité. Il peut, à l'état de dégagement, pendant le sommeil de son corps, former des résolutions énergiques, qu'il met ensuite à exécution au réveil, presque inconsciemment s'il est encore en bas âge. Il peut de plus agir sur son corps fluidiquement, pendant ces mêmes moments de dégagement, pour chercher à le détruire, ou à le désorganiser. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que tel ait été le cas de la jeune Marie, et j'ajoute que la possibilité une fois admise, on doit, en face des circonstances et coïncidences relevées au commencement de cette note, conclure à la probabilité.

CARON.

---

DISSERTATIONS SPIRITES

—  
**Assistance des Esprits souffrants**  
—

Médium M. N. — 8 mai 1872.

L'Esprit familier. — Un Esprit inconnu de vous se présente, accueillez-le.

*D.* — Au nom de Dieu tout-puissant, nous prions l'Esprit qui se présente de se manifester.

*R.* — Je jure au nom de Dieu que je suis l'Esprit du soldat Praeiss.

Je ne sais pas pourquoi j'erre toujours, je ne sais même pas ce que je cherche, si toutefois je cherche quelque chose. Une idée ter-



rible me poursuit et me force à demander grâce mille fois le jour. Personne ne me pardonne et je suis toujours bouleversé.

*D.* — L'Esprit a-t-il bien conscience de sa situation ?

*R.* — Oh ! parfaitement. Je sais bien que je suis occis et que je ne compte plus au rôle de ceux que seuls vous nommez les vivants : pourtant je vis bien aussi, moi ! Triste existence, mais c'en est une, rien de plus certain.

*D.* — Peut-être l'Esprit a-t-il dans sa dernière existence commis quelque faute qui entraîne après elle le remords et la douleur ?

*R.* — Mon Dieu, j'ai profité de la victoire, les Français en auraient fait tout autant. En temps ordinaire, je n'aurais point agi de la sorte, mais vous savez, le soldat jeûne toujours de quelque chose, et s'il lui arrive de pouvoir se rassasier, il ne s'en fait jamais faute... J'ai commis une de ces actions qui, en temps ordinaire, sont punies de mort, ni plus ni moins ; mais, je l'ai dit, j'étais soldat, et ma croyance était qu'un soldat ne peut jamais trop faire de mal, puisqu'on ne l'arme que pour cela.

*D.* — L'Esprit, nous avons tout lieu de le supposer, est un de ceux qui furent considérés comme les ennemis de la France. Peut-être a-t-il succombé dans la dernière guerre entre la France et la Prusse ? Le repentir est venu et il a été amené vers nous, Français, afin que nous puissions l'aider à se reconnaître et à se faire pardonner. Lui aurait-on dit où il venait et à qui il se présentait ?

*R.* — Si on me l'a dit ? Et qui me l'aurait dit ?

*D.* — Pour nous, l'Esprit a été inconsciemment dirigé vers nous, nous sommes prêts à lui être utiles, nous l'aiderons de nos conseils et de nos prières, et pour cela nous le prions de nous dire si nos prévisions sont justes, afin que nous puissions agir en toute connaissance de cause.

*R.* — Oui, oui, dans la dernière guerre... Vous voulez tout savoir ? Eh bien ! soit.

J'étais marié, je faisais partie de la landwehr. J'ai laissé au pays deux enfants, garçon et fille. Tous nous pleurions en nous quittant, maudissant la guerre et les tyrans, je jurai même que je tuerais mes chefs ; mais bast ! une fois parti, je fis comme les autres ; ma douleur fut noyée dans les caves françaises, et à force d'orgies renouvelées toujours aux frais des vaincus, j'en vins à oublier peu à peu ma femme et mes enfants. Je ne parle pas des autres parents.

Un jour une petite ville venait, je crois, d'être prise par



nous (elle a été brûlée). Quelque temps après mon corps d'armée passait par là, on nous y fit faire halte au milieu. . . . .

*Nota.* — Ici l'arrivée d'une personne étrangère interrompt la séance, quand nous voulons continuer.

*L'Esprit familier répond :* — L'Esprit est parti, il se retrouvera là très prochainement. Je n'en vois aucun autre.

(9 mai 1872)

*Praeiss.* — De la stupeur et des malédictions de la foule. Chacun de nous se ruait dans les maisons, espérant y trouver quelque chose de ce qu'il désirait. La cave d'une maison bourgeoise, fouillée par moi, fut mise à sac. Ce premier appétit satisfait, je remontai. La maison était alors déserte, les habitants s'étaient cachés ou enfuis. Je courus d'un autre côté. Une porte était déjà enfoncée, j'entrai. Un pauvre vieillard était resté là à cause de sa faiblesse, et une jeune fille, sa petite-fille, je pense, le gardait, je me précipite sur elle....., l'acte fut aggravé par le massacre du grand-père. Je lui ouvris le ventre..... La frayeur s'empara de moi. Je courus comme un fou, négligeant de suivre mes camarades, et resté par derrière, je fus assailli et assommé par une bande de paysans.

Je perdis connaissance pour la retrouver je ne sais combien de temps après. Mais je fus bien vite convaincu que j'étais divisé... Après que se passa-t-il ? je ne saurais trop le dire ; pourtant un sentiment pénible m'oppressait, et comme j'avais déjà éprouvé sur la terre de ces sortes de sentiments, je pensais que celui-là s'évanouirait peu à peu. Mais, au contraire, à mesure que je recouvrais ma lucidité, mon cauchemar augmentait et aujourd'hui il me torture.

Comment se fait-il que je me trouve ici ? — Je n'en sais rien. Quelle est la force qui me pousse sans cesse vers un but inconnu ? Plus que jamais aujourd'hui je maudis la guerre, car c'est elle qui enlève à l'homme les bons sentiments qu'il possède, et elle ne sait que faire germer en lui les plus épouvantables desseins. Si j'étais resté au sein de ma famille j'aurais été heureux, je crois même que j'étais un bon père de famille.

Pitié pour moi !...

*D.* — Nous comprenons maintenant la situation de l'Esprit et nous sympathisons à sa douleur. Qu'il sache bien que s'il est ici, c'est qu'il y a une intention, un but que nous pressentons et qui lui



sera dévoilé plus tard. Toujours est-il que l'Esprit a besoin d'assistance, nous lui offrons le secours de nos prières; veut-il l'accepter et se faire inscrire au nombre des Esprits souffrants sur lesquels nous appelons la miséricorde de Dieu?

*R.* — Merci, je ne peux refuser et vous me permettrez de revenir.

*D.* — Nous verrons avec plaisir l'Esprit revenir vers nous; sans aucun doute l'autorisation ne lui sera pas refusée par ceux qui nous dirigent; nous le désirons d'autant plus que nous voulons détruire les sentiments d'inimitié, de haine ou de vengeance qui peuvent exister en lui; nous chercherons à lui faire comprendre que, pour tous les hommes sincères et sérieux, il ne peut exister que des sentiments d'amour et de fraternité, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, afin que dans l'avenir cette guerre qu'il maudit et dont il comprend les conséquences terribles, ne puisse plus revivre entre les enfants de Dieu, notre père commun.

*R.* — Je veux connaître et étudier ces sentiments.

*D.* — Nous ne pouvons que féliciter l'Esprit de ces bonnes dispositions, et le prier d'y persévérer.

*R.* — Merci, au revoir. — *Praeiss.*

*L'Esprit familier.* — J'ai cru utile de laisser cet Esprit continuer ce matin ce qu'il avait commencé hier et qu'il n'avait pu achever.

15 mai 1872.

*Praeiss.* — C'est drôle, cela, comment se fait-il qu'au lieu d'errer et de traîner la galère en mon pays, je suis en France, dans ce pays que je voudrais oublier? Il faut croire que j'y suis forcé! — Je n'ai même pas le bonheur de pouvoir aller près de ceux que j'aime là-bas... Mais, c'est un supplice! Vous m'avez promis, ou du moins je vous ai promis, moi, d'étudier certaines choses au moyen de vos conseils, mais, je vous en prie, dites-moi si je serai longtemps retenu dans ce pays que je voudrais ne plus voir?

*D.* — Le séjour de l'Esprit en France, son éloignement de ceux qu'il aime sont, selon nous, la punition infligée: la faute commise en France doit sans doute y être réparée par le repentir et l'expiation. Puis, la présence de l'Esprit près de nous a pour but probable de faire disparaître les sentiments de haine ou de vengeance qui ont pu germer en son cœur et de les remplacer par des sentiments de fraternité, car dans l'avenir, tout ce qui tend à diviser les hommes doit être anéanti pour faire place aux idées qui doivent les réunir et les confondre tous dans un même peuple, *l'humanité terrestre.*



*R.* — Je vous comprends, mais je n'ai point de haine, je ne le dois pas.

*D.* — Cela est possible, mais il n'est pas moins vrai que l'Esprit a considéré tout Français comme un ennemi et cependant, en réalité ce n'est qu'un frère, souvent un ami qui ne demanderait pas mieux que de lui tendre la main.

*R.* — Certainement en temps de guerre, alors oui, il est bien mon ennemi ? et d'ailleurs comment ne le serait-il pas d'après tout ce que l'on nous dit de lui avant et pendant la campagne ? Mais je vous assure qu'aussitôt la guerre finie j'aurais embrassé un Français de bon cœur, sans rancune. Croyez-le, l'amour de la patrie n'est pas inconnu en Prusse, peut-être moins qu'en France.

*D.* — Nous comprenons ce sentiment, mais au-dessus de l'amour du pays il faut aujourd'hui mettre l'amour de l'humanité ; il faut considérer tous les hommes indistinctement et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, comme des frères, des amis, et les confondre dans un même sentiment d'affection. Lorsque ces idées auront prévalu les peuples se donneront la main et oublieront ces haines et ces inimitiés qui les divisent encore. Alors seulement ils pourront jouir des bienfaits de la paix et du progrès solidaire.

*R.* — Simple soldat, n'étant point habitué à raisonner, mais à obéir, je trouve vos raisons bien fortes pour moi, cependant je ne crains pas la rigueur des officiers ; à vous parler franchement, j'hésite à réfléchir à tout cela ; je me dis : Pauvre fou, tu vas maudire la guerre maintenant, envoyer tes chefs à tous les diables, et si tu étais sous leur domination tu ferais encore la courbette devant eux sans oser proférer la moindre réplique ; tu redeviendrais machine !... Est-il donc utile de chercher de quel côté est le tort ou le bon droit ?...

*D.* — Certainement.

*R.* — Puisque si j'étais à même de redevenir ce que j'étais, j'obéirais encore, le plus sot n'est-il pas le meilleur soldat ?

*D.* — Si Dieu vous a donné, comme à tous les hommes, la conscience et la raison, c'est pour vous en servir et vous seriez coupable si vous ne consultiez jamais ces deux guides. Il faut aujourd'hui réfléchir, chercher le bien, abandonner le mal, et c'est peut-être parce que vous n'avez pas consulté et écouté ces voix intérieures que vous avez fait ce qui aujourd'hui est la cause de vos souffrances. Priez Dieu qu'il vous éclaire et, grâce au secours qui vous viendra d'en haut, vous pourrez obtenir pardon et miséricorde.



*R.* — Il doit résulter quelque chose de nouveau pour moi de ces discussions que vous avez la bonté de supporter, je vous en remercie. Le pauvre *Praeiss* a été coupable, c'est vrai, eh bien ! tâchez de le rendre meilleur, il vous le demande et reviendra souvent, peut-être très souvent, s'il le peut.

*D.* — Du courage, priez afin d'aller un jour revoir, consoler et inspirer de bonnes pensées à ceux que vous aimez.

*R.* — Au revoir et merci.

29 mai 1872.

*Praeiss.* — Nous avons dans mon pays une de ces expressions qui sont familières à chaque contrée, elle veut dire à peu près cela : *bonheur allèche*. Je veux dire qu'après m'être bien trouvé dans votre compagnie, j'ai désiré ardemment en jouir encore : le moment permis pour moi, paraît-il, était venu puisque je suis arrivé ici sans avertissement préalable.

Mais je sais si peu de chose, moi, et je désire tant en apprendre que j'ai hâte de vous entendre ; rien de ce que vous pourrez me dire ne sera perdu ; je ramasserai les moindres miettes que j'emporterai. Vous le voyez, je suis sincère et résolu.

*D.* — L'Esprit a-t-il réfléchi à ce que je lui disais lors de notre dernière entrevue ? se souvient-il ? Je prétendais que l'amour de l'humanité devait l'emporter sur l'amour de la patrie, c'est-à-dire que le sentiment de la fraternité universelle devait prendre la place du sentiment égoïste des nationalités, car le but divin étant le progrès, il faut nécessairement que les idées qui y tendent, obtiennent une prépondérance indispensable et inévitable.

*R.* — Cette corde est la plus sensible pour moi. Certainement je comprends tout ce qu'il y a d'absurde dans ces différences entre peuples, illusions mensongères entretenues par quelques ambitieux. Oui, je le comprends parfaitement, les hommes sont des frères et devraient se considérer comme une même famille ; tout en blâmant ces différences créées par l'orgueil ou la jalousie des maîtres, je suis toujours partisan malgré moi de la diversité des nations, parce que ce sentiment intime aiguillonne mon amour-propre. Que la Prusse est grande et forte aujourd'hui ! Il y a vraiment de la gloire à se dire Prussien ! Et puis comment voulez-vous que chez nous l'on ne possède pas au plus haut degré cet amour de la patrie qui consiste (il faut vous le dire) à montrer du doigt la nation qui tend à égaler ou à surpasser la nôtre. Dès le plus bas âge ce sentiment est identifié aux premières leçons élémentaires ; peu à peu il grandit



avec cette instruction et enfin on obtient de nous l'obéissance la plus absolue en chatouillant toujours ce même orgueil de la patrie. Je veux en arriver à conclure qu'il sera bien difficile, sinon impossible, de modifier les idées patriotiques poussées à l'extrême dans le pays qui fut le mien et je crains bien que la guerre de 1870 n'ait prochainement une seconde édition.

*D.* — Ces sentiments d'orgueil doivent disparaître, car l'égoïsme et l'orgueil sont l'apanage des âmes arriérées, et le perfectionnement humain doit les engloutir. Avec eux seront anéanties les idées de haine, de vengeance, d'inimitié qui ne sont plus de notre époque ; et puis les incarnations nouvelles nécessitées par ces grandes migrations, causées par la guerre et les autres fléaux, aideront encore au progrès, puisqu'elles pourront bouleverser les majorités et répandre dans les pays les plus réfractaires les idées nouvelles de solidarité et de fraternité. Nos prisonniers sont peut-être destinés à vous donner la lumière, et vous-mêmes, pauvres victimes, vous venez près de nous, chercher des consolations et des conseils qui doivent modifier vos pensées ? Est-il invraisemblable que tels soient les desseins de Dieu ?

*R.* — Oh ! il faudra que je songe encore à cela ; ce sont des idées nouvelles pour moi et en admettant qu'elles soient vraies (chose que je ne regrette pas puisque j'ai confiance en vous) je dois néanmoins songer à leur utilité et à leur moyen pratique. Dans tous les cas recevez mes sincères remerciements, et croyez-le bien, je réfléchirai sérieusement à ces données.

*D.* — L'Esprit doit savoir que notre but n'est pas égoïste ; nous voulons bien convaincre, mais par le raisonnement, car pour nous l'avenir est clair et certain, toute la question gît dans la rapidité des moyens pour assurer à l'homme un bonheur vrai dans le plus bref délai possible. Nous désirons donc avoir des auxiliaires et l'Esprit lui-même pourra nous en servir si nous sommes assez heureux pour lui faire partager notre manière de voir. En travaillant tous ainsi de nation à nation, un jour viendra où toutes seront confondues dans un même sentiment d'amour et de fraternité solidaire. C'est le résultat tant désiré qu'il faut atteindre, quelques efforts qu'il faille faire pour l'obtenir.

*R.* — Vous avez raison, je pourrai vous être utile dans la propagation de ces idées philanthropiques ; mais permettez-moi d'étudier un peu, je le ferai sérieusement.



*D.* — Ce n'est que par l'étude en effet que vous pourrez acquérir une conviction raisonnée, et c'est là ce que nous désirons.

*R.* — Soyez récompensés pour le bien que vous m'avez fait !  
Au revoir.

—  
LA PAUVRE CHARITÉ.

Paris, 7, rue de Lille. — Médium, madame de G.

1<sup>er</sup> mars 1872.

Pauvres Esprits qui cherchez la science et ne vous occupez point de votre avancement moral !... oubliez-vous donc que la bannière sous laquelle doit marcher tout véritable spirite porte ces mots écrits : « Hors la charité point de salut, » et lequel de vous est, je ne dirai pas le moins charitable, mais comprend seulement ce que c'est que la charité !... La charité revêt toutes les formes, on la trouve en tout et dans toutes les positions humaines ; elle peut se révéler à ceux qui la cherchent, veulent la connaître et l'exercer.

La charité, mais elle est dans un regard, dans un mot ! ce n'est point seulement pour vous qu'est réservé le bonheur d'être charitables envers vos frères ; le pauvre dans son infortune peut souvent la comprendre et l'exercer mieux que vous.

Écoutez-moi !... avant de chercher à pénétrer dans tous les degrés de la charité (et il y en a beaucoup), arrêtons-nous un instant au premier, au plus infime, à celui qu'on exerce le moins ; je vais vous le faire connaître !... C'est de ne point faire supporter aux autres la moindre peine, c'est-à-dire dans votre intérieur, soit avec vos supérieurs, soit avec vos subordonnés, votre femme si vous êtes époux, vos enfants, si Dieu vous en a donnés, que jamais un mécontentement particulier, une déception, un froissement quelconque, ne vous occasionnent la moindre mauvaise humeur dont ils puissent souffrir ; cachez vos peines, vos inquiétudes, ou, au moins, réservez-les pour vous seul, et n'en faites pas retomber le poids sur ceux qui en sont innocents !... Enfin gardez-vous, gardez-vous bien d'affliger sans sujet !... Cela vous semble bien peu de chose, pourtant, c'est beaucoup plus que vous ne le pensez.

Plus tard, je continuerai à vous parler de cette pauvre charité que vous négligez tant.

ÉLIE.

—  
LES DEVOIRS QU'IMPOSE LE SPIRITISME.

Paris, 7 rue de Lille. — Médium, madame de G.

Chers frères, nous vous avons souvent parlé des devoirs que



nous impose la croyance au Spiritisme. Le premier devoir vous le connaissez... c'est la charité ! Occupons-nous-en un peu aujourd'hui, si vous le voulez bien.

Un mot auparavant : le Spiritisme à son aurore, comme tout ce qui est bien et beau, compta beaucoup d'admirateurs, mais encore plus de détracteurs ! Chacun se pressait pour assister aux séances de notre cher frère, chef de notre doctrine si consolante ; en est-il de même aujourd'hui ?... Non, et nous devons vous féliciter, car l'ivraie s'est volontairement séparée du bon grain ; la théorie avait réussi, mais la pratique a manqué, c'est-à-dire que beaucoup ont été spirites en paroles et non en actions... La charité était la véritable pierre de touche de la doctrine ; elle a manqué chez plusieurs d'entre vous... Voilà pourquoi vos rangs se sont éclaircis...

... O vous qui l'aimez, qui tenez à la connaître dans ses plus petits détails, et surtout à bien la pratiquer, écoutez-moi, je vais vous apprendre,... non, je vais vous donner quelques conseils fraternels sur l'indulgence envers les autres et envers soi-même.

Ne jugez jamais avec sévérité les fautes des autres.

Ce qui vous paraît être un crime épouvantable n'est quelquefois qu'un égarement matériel ou bien une terrible expiation... Connaissez-vous vos existences précédentes?... Non, en bien, croyez-le, tout s'enchaîne ; ne blâmez donc pas trop ce dont vous ignorez le but et la cause. Sachez-le bien, chez le grand criminel, chez l'être qui vous paraît le plus dénaturé, il y a toujours un point lumineux, une étincelle divine émanant du grand foyer de lumière, il y a un reflet de la grandeur et de la bonté de Dieu.

Donc, le coupable est accessible au bien, puisqu'il y est sensible par un point quelconque. Plaignez son égarement... Oh ! plaignez-le bien ; mort... ne le maudissez pas, car l'heure du repentir et de la régénération sonnera bientôt pour lui. Ceci est le deuxième degré dans la charité.

*Un ami, ÉLIE.*

—  
L'ASCENSION

MÉDIUMNITÉ PAR LE VERRE D'EAU

Genève, 22 mai 1870. — Médium, madame Bourdin.

Je vois le magnifique tableau qui représente les derniers moments passés sur la terre par le Christ. Il gravit une colline avec ses apôtres. La tristesse de leurs visages semble être le pronostic de cette séparation tant redoutée. Le Christ les console, il leur promet



encore de leur envoyer *l'Esprit Saint*, pour les affermir dans la foi et leur révéler les choses cachées jusqu'à ce jour sur l'avenir des âmes.

Il les exhorte, pour qu'ils puissent accomplir dignement leur mission terrestre, et agir avec simplicité, humilité, charité. Tous les dons qui vous seront accordés, leur dit-il, viendront de Dieu, et ces vertus ne peuvent être acquises que par un détachement complet des biens matériels ; s'il en était autrement, l'orgueil viendrait alors prendre possession de vos cœurs, il repousserait toute communication avec le ciel. Cette instruction parut en lettres fluidiques au-dessus de la tête des apôtres.

Le Christ, en parlant ainsi, a ce corps semi-matériel qui laisse en outre supposer la possession d'un corps charnel. Arrivés au sommet de la montagne, les apôtres entourent le maître, il étend les mains pour les bénir. Dans les scènes diverses où l'on me montre le Christ lorsqu'il bénit, je remarque que tous ses gestes sont un mouvement magnétique dirigé avec une puissance de volonté énergique ; en effet, dans ce moment, l'Esprit des apôtres sort pour ainsi dire de leurs corps pour les envelopper extérieurement, ce phénomène les rend médiums voyants.

Le Christ se recueille un instant ; il contemple le ciel, et comme si un élan d'amour l'eût attiré, il se dégage de cette seconde enveloppe. Cet Esprit n'a plus de liens matériels capables de le retenir ; ne pouvant plus habiter la terre, il s'élève dans les couches atmosphériques et, les dépassant, revient sur les sphères dont la nature convient à celle de son Esprit. Je le suis longtemps dans son ascension et, à mesure qu'il s'élève, les bons Esprits se réunissent et forment une escorte pour l'accompagner bien haut.

Je vois avec un profond respect la douce joie et l'expression de candeur répandues sur le visage de cet Esprit ; il conserve son attitude simple, modeste, malgré son triomphe et le degré supérieur de perfection auquel il est parvenu. Ce n'est plus ni le conquérant, ni le triomphateur vulgaire, à la tête haute et remplie d'orgueil, non, il rentre dans sa patrie avec la conviction d'avoir bien accompli sa tâche.

Les apôtres le suivent des yeux avec une joie mêlée de tristesse, ils lui parlent toujours et s'expriment ainsi : « Maître, tu nous laisses seuls sur cette terre !... Nous devons léguer à l'humanité, à tous sans exception, cette loi d'amour et de charité que tu nous as enseignée, mais nous sommes si faibles et si ignorants ! nous pour-



rions faillir étant livrés à nos propres forces. Pour éclairer les obscurités de nos âmes, tu as promis la lumière de l'Esprit-Saint ; nous avons foi en ta parole, maître, car nous devons avec elle braver toutes les difficultés qui nous attendent, en confessant la sublime doctrine du Christ devant le monde entier. » Puis ils descendent tristement la colline ; une colombe leur apparaît, elle tient un écrit qu'elle laisse tomber près de moi. Je lis ces mots :

« Prochainement la Pentecôte. »

—  
LA PENTECOTE (*suite*).

(5 juin 1870.)

Mon guide me fait suivre un chemin à quelque distance de Jérusalem ; nous arrivons dans la chambre haute où les disciples s'assemblaient ordinairement ; ils sont en prière et appellent de tous leurs vœux la réalisation de la promesse du maître. Mon guide me fait sortir de la salle : je vois dans l'espace un groupe d'Esprits qui s'abaissent sur la terre ; je reconnais la phalange qui escortait Jésus le jour de son ascension. Lorsqu'ils sont à peu près à la hauteur des nuages, il se forme une petite sphère ou reposoir qui leur sert de point d'arrêt et de ralliement. Là, le Christ les instruit de leur mission, ils doivent pour la première fois donner aux mortels une grande manifestation et des communications extra-terrestres touchant les choses spirituelles.

Aussitôt il se fit dans les airs un grand bruit, imitant le choc de deux éléments contraires, et le groupe continue sa descente, en laissant sur son passage une traînée lumineuse d'où sortent des crépitations électriques. Ils entrent dans la chambre, en y pénétrant insensiblement ; je rentre de nouveau avec mon guide, et vois les apôtres sous le coup d'une vive émotion, ils se trouvent tout à coup dans un milieu ambiant si contraire à leur nature, qu'ils semblent perdre leur libre arbitre. Les Esprits s'emparent de leurs corps, et leur effroi, leur trouble, reproduits sur leurs traits, font bientôt place à une expression de courage et de force, car l'intelligence, la sagesse et la science divines se sont incarnées en eux ; transformés subitement, ils sortent de leur assemblée. Au dehors, le bruit produit dans les airs avait attiré une grande foule ; les apôtres parlent alors différentes langues, ils instruisent le peuple étonné et dans l'admiration de tout ce qu'il voit et entend.

Je vois paraître de l'écriture et je lis : « L'Esprit est formé de



l'essence des fluides purs ; la charité est un Esprit Saint ; celui qui guérit les malades, distribue un fluide sain ; celui qui console les affligés, donne la force de supporter l'adversité ; instruire ses frères avec humilité et simplicité, partager ce que Dieu donne en biens matériels pour soulager les frères dont la misère est grande, donner des paroles de paix au milieu des agitations orgueilleuses des terriens, enfin, ramener le pécheur dans la bonne voie, c'est posséder le Saint-Esprit, et ceux-là seuls sont dignes de cette sublime visite.

« Si le Christ a dit à ses apôtres : Je vous donne le Saint-Esprit et donnez-le vous-mêmes à ceux que vous instruisez, c'est qu'en effet, le bien se communique ; un simple enfant peut communiquer l'Esprit-Saint, en produisant une caresse à un vieillard abandonné ; c'est pour cela que le Christ dit : « Tout pouvoir vous a été donné « dans le ciel et sur la terre, demandez et vous recevrez afin que « votre joie soit parfaite. »

Après cette grande manifestation publique, les Esprits remontent dans l'espace, et les apôtres reprennent possession de leurs sens. Ces médiums sont remplis de foi et de courage, ils remercient Dieu et s'entendent ensuite pour se disperser.

Je vois dans un second tableau la mission que remplissent les apôtres ; ils vont de villes en villes avec la persuasion constante d'être assistés ; ils se souviennent de cette parole du maître : « Ne vous préoccupez pas de ce que vous devez dire, les paroles vous seront inspirées au moment où vous devrez parler. » En effet, je vois un apôtre donner une instruction en pleine place publique, et là, calme, plein de foi, il laisse grouper autour de lui ceux qui veulent l'entendre : je remarque au-dessus de lui un Esprit qui l'assiste et le suit, lorsque le moment de parler est venu, l'apôtre tressaille, car l'invisible s'empare de ses sens et s'exprime par sa bouche.

Dans un autre endroit, un autre inspiré s'approche d'un groupe de malades qui l'attendaient ; et, près d'eux, il est extérieurement enveloppé du fluide spirituel, de telle sorte que ce nuage lui fait éprouver un frisson indiquant la présence de l'Esprit : l'apôtre touche plusieurs malades, ils sont guéris instantanément ; le fluide bienfaisant a pénétré dans leurs corps et l'apôtre est dégagé. Quelques malades n'obtiennent pas de guérison, le fluide bienfaisant n'a pu les atteindre et je vois paraître ces mots : « Épreuve non encore achevée. »

Je vois de nouveau les apôtres reprendre leur état naturel, et les Esprits s'éloigner d'eux momentanément.



Ainsi devait se continuer sur la terre ce Christianisme simple, libéral, à la portée de tous, et que pourtant par orgueil on a transformé en doctrine incompréhensible ; voilà la seule cause du manque de communications des Esprits jusqu'à ce jour.

Mais le Christ a voulu de nouveau descendre vers la terre, et, suivi par la phalange sacrée des Esprits, il dit encore : « Cherchez sur la terre les humbles et les ignorants, vous leur révélez, comme autrefois aux apôtres, l'amour, la charité, la solidarité... » C'est ainsi que le Spiritisme a pris naissance parmi nous.

---

## Poésie spirite

### LES FILLES DU CIEL.

#### Foi

Opprimé sous le joug de la vile matière,  
Et suivant au hasard la route devant moi,  
Du Seigneur trop longtemps j'ai méconnu la loi.  
Mais aujourd'hui le ciel exauçant ma prière,  
A mes regards charmés fait briller la lumière  
Et descendre en mon cœur un rayon de la foi !...  
De l'immense univers confessant le grand Roi,  
Mon âme vers son Dieu s'élançe tout entière !  
Après avoir douté, je reconnais enfin  
Que le feu qui m'anime est un souffle divin ;  
Et, tel ce ver obscur dormant sous la feuillée  
En brillant papillon va paraître à nos yeux,  
Ainsi de sa torpeur notre âme réveillée  
Bientôt prendra son vol vers l'empire des cieus !

#### Espérance

Vous qu'un trop lourd destin accable de ses coups,  
Qui voyez le bonheur, mais sans pouvoir l'atteindre,  
Du sort qui vous poursuit gardez-vous de vous plaindre,  
Et des heureux du jour ne soyez pas jaloux.  
Tôt ou tard, vous savez, la mort nous frappe tous :  
La justice de Dieu que seule il vous faut craindre  
Saura bien distinguer qui n'a su se contraindre.  
Il faut vous résigner, le ciel est avec vous ;



Vous le verrez bientôt, dans votre humble chaumière  
Au milieu des rayons d'une pâle lumière  
Une femme viendra, messagère des cieux :  
Charmante vision dont la douce influence  
Calmera vos tourments, car la fée aux doux yeux,  
L'ange consolateur, se nomme... l'Espérance !

#### Charité

Aimons notre prochain, tous les hommes sont frères.  
Si pour les éprouver Dieu les fit malheureux,  
Si nous voyons souvent des pleurs mouiller les yeux,  
On rencontre parfois des douleurs bien amères ;  
Hâtons-nous, mes amis, soulageons ces misères,  
Suivons de Jésus-Christ l'exemple précieux,  
Si nous voulons un jour être admis dans les cieux.  
Les plaisirs d'ici-bas sont tous bien éphémères ;  
Mais, de celui qui manque, être le bienfaiteur,  
Du malheureux qui souffre alléger la douleur,  
Voilà, croyez-le bien, le vrai but de la vie ;  
C'est l'ordre qu'en mourant le Sauveur a dicté,  
Quand du sein des tourments d'une lente agonie  
Il jette à ses bourreaux ce seul mot... *Charité ! !...*

#### Liberté

Toi qui des plus grands cœurs as causé le martyre  
Et que sur tous les tons le poète a chanté,  
Reine de notre monde, ô sainte liberté !  
Comment pour t'honorer faut-il monter ma lyre ?  
Es-tu ce bien si cher après lequel soupire  
Le pauvre prisonnier que la fatalité  
Retient dans les cachots ?... Contre la royauté  
Es-tu cet ennemi qui sans cesse conspire ?  
Ou n'es-tu pas plutôt ce don venu du ciel  
Et qu'apporte en naissant le plus humble mortel ?  
Le libre arbitre enfin, ce brillant apanage  
Qui fait l'homme ici-bas le roi de l'univers,  
Et de l'esprit du mal l'aide à briser les fers  
Pour sortir triomphant du plus triste esclavage !

#### Egalité

O vous que la fortune a comblés de faveurs,  
Qui faites de votre or un pompeux étalage,



Plutôt que d'abuser de ce bel héritage  
Et de vous endormir au milieu des douceurs,  
A ceux que le destin accable de rigueurs  
Accordez votre appui, car Dieu veut qu'on soulage  
Tous ceux dont la misère est l'unique partage ;  
La mission du riche est de sécher les pleurs !  
Car demain riche et pauvre, au même cimetière,  
Dormiront côte à côte en leur couche de pierre ;  
Et, quand viendra pour tous le jour si redouté  
Qu'on verra l'orgueilleux jeté dans les abîmes,  
Et le pauvre élevé sur les plus hautes cimes,  
Alors on comprendra ce qu'est l'Égalité !...

#### Fraternité

C'était dans la montagne au bord d'un frais ruisseau :  
Au milieu des prés verts et non loin du bocage  
S'étaient au soleil les maisons d'un village ;  
De l'église plus loin, le gothique vaisseau  
Se détachait du ciel comme un brillant joyau.  
Là, d'un bonheur parfait la séduisante image  
S'offrit à nos regards : le plus léger nuage  
Jamais n'avait troublé les fêtes du hameau,  
Et quand je demandai qu'on voulût bien m'apprendre  
La raison d'un bonheur impossible à comprendre  
Je m'éveillai soudain... mais dans l'obscurité,  
Je pus saisir encore un rayon de lumière  
Laissant voir sur le temple incrusté dans la pierre  
En caractères d'or, le mot... Fraternité ! DOCTEUR REIGNIER.

#### ERRATUM.

*Revue* du mois d'août 1872, page 247, au lieu de :

Mais doit-on mendier les faveurs, le sourire,  
Que comme un Dieu l'on encensait ?

Lire :

Moi dont on mendiait les faveurs, le sourire,  
Que comme un Dieu l'on encensait. Etc.

*Pour le Comité d'administration.* — *Le Secrétaire-gérant* : P. G. LEYMARIE.